



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,
RUE SERVAN, 8.

Politique et Hebdomadaire.

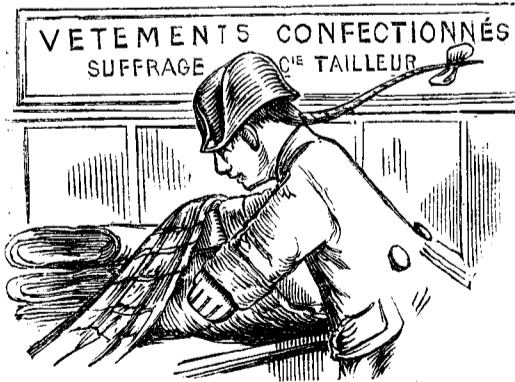
ABONNEMENTS : TROIS MOIS, 2 fr. 50.

Pour Lyon et le Rhône :

BOITE
RUE DE CONDÉ, 39.

TOILETTE NEUVE.

Ça marche, z'enfants, ça marche ! Vous n'avez si bien gobé le gorgeon de moralisation que je vous ai fait relâcher dimanche dernier, que j'en suis tout requinqué de satisfaction de joie. C'est que, voyez-vous, les gones, toutes les fois que nous ferons de collagne ensemble, et que nous travayerons sus le même Jacquard, nous ferons toujours de la bonne ouvrage et nous tramerons de pièces si tellement chenues que les plus malins négociants pourront pas nous tenir contre, mais seront feurcés de faire quinet devant note fabrique. Te pas vrai, les frangins, et que vous comprenez ben au jour d'aujourd'hui que c'est vote t'ami Guignol qu'a le mieux d'aime de tous les taffetaquiers en journalisterie ; qu'y vous a jamais fiché dans la bassouille de la tyrannie et des autres crasses et que si vous l'aviez écouté en sepetante, vous vous seriez décapillés tout seuls de Bisquemal et de ses Prussiens de la Prusse-rie... Bon, velà que je débaroule dans le trancannage des vieilles histoires d'autrefois, enne, i, ni, c'est fini, n'en parlons plus. Mais pisque c'est bien entendu maintenant que je sis vote chef d'ateyer, et que vous m'y avez nommé la semaine passée avé vingt mille voix en pièces de trois sous chaque, je me sis pensé qu'y me fallait vous faire honneur et me relinger à neuf.



Je me sis donc mis à courir les boutiques pour m'acheter des frusques et me mettre sur mon trente-six. Du dabord, j'ai tiré mon plan d'acheter du drap et de me tailler des vestes à ma mesure. Adonc je m'amène en rue Trois-Carreaux, fier comme un gros bargeois et en fesant gretotter les pécuriaux dans la profonde ; fallait voir comme je faisais d'effet, et comme les mer-

chands me tiront leurs genuflexions de politesses, mais tout de même j'ai beau aeu farfouiller de partout, j'ai rien décapillé pour faire mon affaire, toutes ces couleurs de drap m'allaient pas : y en avait qu'étaient trop noirs, que ça m'aurait donné d'air à un croque-mort, d'autres qu'étaient bleus que j'aurais semblé un geai avé un panneau de c'te étoffe, et qu'on m'aurait appelé serin à la Croix-Rousse ; gn'en avait aussi de jaunes pis-seux, mais je veux pas porter l'enseigne d'un foirasseux. Finablement gn'en a un que me fiche sous le pif une magnère de toile d'emballage à carreaux, ousque gn'avait de tout : du rouge, du vert, du blanc, du jaune, du bleu, et le reste. — Mais, que je dis au particuyer, est-ce que vous vous fichez de moi ? Est-ce que vous me prenez pour un polichinelle que vous voulez m'habiller en arlequin de Pierrot ? — Oh ! non, qu'y me rebrique, mais si vous n'en voulez pas pour vous vêtir, vous pouvez toujours utiliser comme couverture de lit ou comme tapis... — Eh ! cristi, que je m'esclame, j'ai pas besoin de tapis ni de tapissier, moi ; c'est un habit à panneau pour mes beaux dimanches qu'y me faut, et pisque vous n'avez pas ce que j'ai de besoin, bien le bonsoir !

Là dessus je me sis esbigné. J'avais bien perdu une bonne journée ; y m'en aurait ben fallu autant pour prendre mesure, pis attendre que ce soye fait, pis encore aller essayer, pis... finalement j'ai reniflé que c'était de bêtise et que valait plus mieux acheter tout fait. Ça z'y est, je pique ma tête dans la première boutique que j'accroche. — J'ai votre affaire, que me dit le commillon : habit, pantalon, gilet, le tout pour trente-neuf francs. Il n'y a qu'à essayer. Tenez, prenez-moi d'abord ce gilet.



Velà moi que je l'enfile bonnement. Faut vous dire aussi que c'était un satin reluisant que

m'avait tapé dans l'œil, une étoffe que je connais, quoi ! J'essaie donc, mais y m'était trop juste, le gilet ; y n'était pas entré que je pouvais pas seulement remuer les abattis. Je fais lèche la boucle d'un cran, ah ! vouait, je t'en flanque ! j'étais raide comme la statue de Jacquard, j'essaie de me donner un peu d'aise, v'lan ! ça craque et velà le gilet en brique. Bon, et pis l'autre voulait-y pas me le faire payer : — Pourquoi l'avez-vous déchiré ? qu'y gueulait. — Pourquoi que vous me fichez sur le dos de z'affaires que ne sont pas de mesure ? Et pis si vous aviez pas de mauvaise marchandise, de z'étoffes que ces guerdins de teinturiers sansouillent dans un tas de saloperies de drogues que mangent la soie, ça vous arriverait pas ; tant pire pour vous. — Là dessus, je l'y fiche son gilet à travers la figure, et du tandis qu'y se dépatrouille, je m'escanne ; j'empogne une allée que traboule, ni vu ni connu, je t'embrouille : fais ce que tu voudras de ton gilet.

Allons, que je me dis, tout ça c'est des grippe-sous ; je m'en vais revenir à la vieille mode d'autrefois et aller trouver un revendeur ; je dénicherai ben de z'habillements tout neufs, qu'oyent pas été portés plus de six mois, au moins je serai sûr que ça sera solide et bon teint. Je m'amène tout plan plan à la Guyotière, et tout de suite je trouve mon homme. Je l'y ai pas seulement lâché le premier mot, qu'y me dit : — J'ai votre affaire. — Y me fait entrer au fond de sa boutique et j'appinche comme un sordat militaire qui se tenait dans un coin. Cristi ! je sis pas capon, mais ça m'a fiché la favette. — Ayez donc



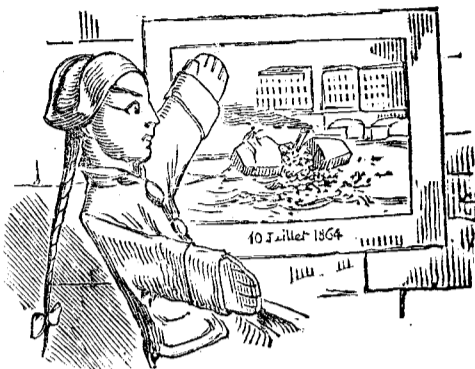
pas peur, que me dit le marchand, c'est pas un sordat pour de bon, c'est rien que la pelure. — Ça me fait rire et j'arregarde. Nom d'un rat !

z'enfants, fallait voir comme c'était reluisant, ces frusques. De galons en vrai or sus toutes les manches, au collet, à la casquette, de partout, quoi! — Mais, pristi! que je piaill'e, gn'en a pour trop d'argent, et pis si je me promène en ville tout doré, comme le tambour-major de la Vogue, on me prendra pour le suisse de Saint-Jean ou pour un coronel du général. — Si vous voulez, que me repique l'autre, je garderai ben les galons, mais ça serait ben dommage; imaginez-vous que c't uniforme n'est à un Mssieu qu'est allé avec chercher l'armée de Béfort.... — L'armée de Béfort! c'est donc pour ça que les Prussiens l'ont pas pouy agraffer? — Et voui. — Ah! nom de nom! fallait ben que ses poches soyent grandes à ce Mssieu! Mais j'oserai jamais me mette sus le casaquin une veste toute en dorure comme ça. Je sis pas assez fameux sordat, je sis rien que des immobilisés pour recevoir les torgnoles quand on se bat pour de bon. Une pelure comme ça, faut l'envoyer au marechal Mâche-Marron, sera-t-y content, nom d'un rat, d'avoir de frusques si reluisantes: quand y les mettra, ça fera si tellement peur aux moineaux, que ça garantira les recortes et que ça fera ensauver les ennemis de la France, de magnère que nous aurons toujours la victoire.—Oh! alors, ça ira, dit son brosseur, un gone mouvant que je connais sa tante, qui a fait les guerres de toutes les Afriques. Mais moi, vrai, ça m'irait pas du tout, je veux pas avoir l'air d'être de la bande de Bourgneuf et de faire carnaval toute l'année. Là, voyez-vous, cherchez-moi de z'affaires comme les miennes, qui soyent retapées à neuf et pas trop usés.

Adonc j'ai mis l'autre uniforme de coin et j'ai repris mon costume ordinaire; pace que, voyez-vous, les habits qu'on y est habitué, ça vous gêne pas et ça dure encore davantage que

toutes ces vestes, ces tourniques, ces capotes et toutes ces pillandres à la nouvelle mode. Disez voir, les gones, est-ce que vous me trouvez pas bien rebâché comme ça? si vous n'êtes contents, et qu'on m'y fasse pas d'accrocs, ben sûr que ça me durera quatre ans; allons, ça vous va-t-y? Fesons-nous décidément de commerce ensemble?... Oui! et ben ça y est, j'en suis, et je me sine:

Vote GUIGNOL.



Poste-Écriture. — Avè tout ce remontage de mèqueier, j'ai si tellement aeu de tarabustement, que j'ai t'oblié la politicauce, et j'ai eu une favette sognée. Maginez-vous que l'autre jour, en me promenant dès de là en campagne, j'appinche une porclamation de Plasson, vous savez? Oh! cristi, que je me pense, y veulent donc neyer la République, qu'on va la donner à gouverner au patron chef des mouches! Reusement que les mamis de Condrieu, que connaissent le courant du Rhône, n'ont bien tenu l'empeinte et ont enfilé la decize droit comme y faut. Autrement nous aurions bigrement aeu de mal; nous aurait fallu faire la planche pour pas gourder. Enfin, nous ons pas lâché la traïlle. Mais n'empêche que ça m'a fait joliment d'effet du premier mement; ça m'a gassé les boyes comme si j'avais avalé le bacon; reusement que c'était en campagne, qu'y

M. Prudhomme. — C'est ma mère, monsieur...

M. Buffet. — Que je ne veux plus m'occuper de vos affaires.

M. Prudhomme. — Ma mère qui a fait tout le mal...

M. Buffet. — Mépriser ma candidature!

M. Prudhomme. — Faites recommencer les élections, nous vous nommons partout...

M. Buffet. — Moi qui allais nettoyer le pays et en évacuer entièrement les mauvaises passions.

M. Prudhomme (se jetant dans les bras de la France). — Ah! ma mère!

M. Buffet. — Et je ne demandais pour cela que l'adoption de quatre ou cinq cents candidats comme moi.

M. Prudhomme. — Ma mère! qu'as-tu fait de ton pauvre petit?

M. Buffet. — Mais puisque vous n'avez pas voulu être sauvé par mes mains...

M. Prudhomme (pleurant). — Ce n'est pas ma faute.

M. Buffet. — Puisque vous vous êtes déclaré hostile aux candidatures que je vous proposais...

M. Prudhomme. — Eh! point du tout.

M. Buffet. — J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise Constitution, à l'intempérie de vos idées, à la corruption de vos mœurs, à l'âcreté de vos division et à la féculence de vos passions subversive.

M. Prudhomme. — Je suis perdu!

M. Buffet. — Et je veux qu'avant qu'il soit quinze jours votre situation soit complètement désespérée.

M. Prudhomme. — Ah! miséricorde!

M. Buffet. — Que vous tombiez dans le radicalisme.

M. Prudhomme (suppliant). — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Du radicalisme dans le gambettisme!

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Du gambettisme dans le matérialisme!

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Du matérialisme dans le naquetisme!

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Du naquetisme dans le socialisme!

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Du socialisme dans la polygamie!

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — De la polygamie dans l'antropophagie!

fait pas froid et que gn'a déjà d'herbe et de violettes que sentent bon; je me sis vite fiché dans une rose. Ah! nom de nom! elle m'a bigrement fait.... peur, la porclamation de Mssieu Plasson!

DE LA CHINE AU GOURGUILLON.

Le gérant de la République française a été condamné à un mois de prison et 2,000 fr. d'amende pour avoir osé élever une plume irrévérencieuse contre la candidature législative de M. Buffet.

Malgré ce précédent, on assure, dans les cercles les mieux informés, que le ministre de l'intérieur n'a pas encore manifesté l'intention de faire poursuivre les électeurs soupçonnés de n'avoir pas voté pour lui.

Depuis dimanche, une crue sensible s'est produite chez la plupart de nos cours d'eau.

Les organes conservateurs croient savoir que le débordement des passions subversives ne serait pas étranger à ce commencement d'inondations.

Un diplomate très-sérieux, après avoir profondément étudié la note Andrassy, démontre que seule elle offre le moyen d'assoir solidement et doucement l'empire d'Orient.

Le but de cette note peut, d'ailleurs, se résumer dans sa seule désignation: *L'âne au tendre assis.*

A la suite d'une douloureuse maladie, le sultan a nommé son médecin général de division.

Cette nomination se rattacherait, paraît-il, à tout un projet d'organisation d'armée de médecins et de pharmaciens que l'on mettrait sous les armes dans le cas où, au printemps prochain, la Turquie se verrait obligée d'intervenir dans les affaires de Cuba.

La Compagnie des allumettes, à la première nouvelle qu'un incendie s'était déclaré dans une galerie du puits Jabin, a mis gratuitement à la disposition de la Compagnie des houillères de Saint-Etienne la quantité d'allumettes nécessaires pour étouffer le feu.

GOBE-MOUCHE.

UNE QUESTION DE CABINET.

SCÈNE COMIQUE

Renouvelée du *Malade imaginaire* de Molière. (Acte III, scènes VI et VII.)

Personnages: M. BUFFET.

LA FRANCE, mère de M. Prudhomme.

M. PRUDHOMME, fils de la France.

SCÈNE I.

M. BUFFET. — M. PRUDHOMME. — LA FRANCE.

M. Buffet. — Je viens d'apprendre au ministère de jolies nouvelles: qu'on se moque ici de mes plus beaux discours et qu'on refuse de voter pour les candidats que j'avais indiqués.

M. Prudhomme. — Monsieur, ce n'est pas...

M. Buffet. — Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un pays contre son sauveur.

M. Prudhomme. — Ne m'accablez pas...

M. Buffet. — Une candidature que je vous avais fait l'honneur de poser dans quatre circonscriptions.

M. Prudhomme. — Ce n'est pas moi...

M. Buffet. — Ma propre candidature que j'avais propagée suivant toutes les règles du parlementarisme...

M. Prudhomme (montrant la France). — C'est elle....

M. Buffet. — Et qui devait avoir sur l'état social un merveilleux effet.

M. Prudhomme. — C'est ma mère..

M. Buffet. — La repousser avec une telle désinvolture...

M. Prudhomme (montrant la France). — Quand je vous dis que c'est ma mère...

M. Buffet. — C'est une action exhorbitante!

M. Prudhomme. — De grâce...

M. Buffet. — Un attentat énorme contre la religion, la famille et la propriété!

M. Prudhomme (montrant la France). — Elle en est cause....

M. Buffet. — Un crime de lèse-Buffet, qui ne se peut assez punir!

M. Prudhomme. — Acceptez mes regrets.

M. Buffet. — Je vous déclare que je romps tout commerce avec vous.

M. Prudhomme. — Monsieur Buffet!...

M. Buffet. — Et de l'antropophagie dans la ruine, le démembrement, l'esclavage, où vous aura conduit votre folle indépendance. Tenez, voici mon portefeuille. (Il lui jette son portefeuille à la face et sort majestueusement.)

SCÈNE II.

M. PRUDHOMME. — LA FRANCE.

M. Prudhomme. — Ah! mon Dieu! je suis mort.... Ma mère, vous m'avez perdu!

La France. — Quoi! qu'y a-t-il?

M. Prudhomme. — Je n'en puis plus... Je sens déjà que l'ordre moral se venge.

La France. — Ma foi, mon fils, vous êtes fou! et je ne voudrais pas, pour beaucoup, que des étrangers vous vissent faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

M. Prudhomme. — Vous voyez, ma mère, les terribles calamités dont il m'a menacé.

La France. — Le simple homme que vous êtes!

M. Prudhomme. — Il dit que ma situation sera désespérée avant qu'il soit quinze jours.

La France. — Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que M. Buffet tienne dans ses mains le fil de vos destinées, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vitalité sont en vous-même, et que la colère de M. Buffet est aussi peu capable de vous faire du mal que ses expédients de vous faire du bien. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des sauveurs et des guérisseurs dont vous abusez depuis longues années; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre moins exigeant et moins tyrannique.

M. Prudhomme. — Ah! ma mère, il sait tout mon tempérament et la manière de me gouverner.

La France. — Oh conservateurs! vous êtes tous les mêmes, et si la maladie vous épargne, la peur de la maladie, unie aux médecins, suffira bien pour vous tuer.

PIQUE-EMPEIGNE.



PANTINS & FICELLES.

IL FAUT LE VOIR POUR LE CROIRE.....

(Air connu.)

Jamais on n'aurait pu s'imaginer que la France fût un pays si fécond en dévouements rémunérés.

Depuis le premier jour où il a été parlé d'élection, il n'est pas de parti qui ne se soit cru obligé d'offrir aux électeurs, à grand renfort de publicité, un assortiment complet de candidats naturellement mieux conditionnés que ceux de la maison d'en face, laquelle, dit le prospectus, ne fabrique que de la *camelotte*.

Tel est le spectacle auquel nous sommes condamnés à assister jusqu'à la fin des scrutins de ballottage et des élections complémentaires.

Pour peu que ce mouvement continue, nous verrons survenir le candidat au rabais qui s'écriera :

« — Electeurs ou citoyens, si mon adversaire se présente à vos suffrages, c'est à cause des vingt-cinq francs par jour que lui assure son élection. Moi, qui ne prends jamais mon intérêt pour guide, je m'engage à n'emarger quotidiennement au budget que la modique somme de quinze francs.

— Il y a preneur à douze francs cinquante, ripostera un autre.

— Moi, répliquera un troisième, je ne demande que cent sous par jour, pourvu qu'on veuille me fournir deux vêtements neufs par an et me tremper la soupe matin et soir. »

Et tous ces candidats qui se présentent eux-mêmes, assez forts des services qu'ils auraient pu nous rendre pour n'avoir besoin d'aucun autre patronage, se donnent modestement sur les murs des coups d'encensoir à démonter la mâchoire d'un rhinocéros.

Il viendra un temps où tout cela changera.

— La rivière de chez nous, disait un Gascon, n'a pas une goutte d'eau : rien que des poissons.....

Bientôt la France ne contiendra plus d'électeurs : tout le monde sera candidat.

Et les journaux et les murs ne pouvant suffire à la prose de tous les aspirants aux fonctions publiques, on ne trouvera plus dans leurs colonnes et sur leur crépissage que de rares professions de foi.

Ce seront celles des gens simples qui refuseront toute candidature.

A peine en trouvera-t-on un par circonscription. Mais celui-là, s'il se rencontre, alors, ô mes amis ! c'est pour lui, et pour lui seul, qu'il faudra voter !

Et encore faudra-t-il bien s'assurer d'avance si son désintéressement n'est pas une façon d'attirer l'attention sur sa personne.

Toute la presse conservatrice est unanime à constater que, depuis un mois, l'ivrognerie est à l'état permanent dans le pays, et marche de pair avec les divers tours de scrutin.

— Pourquoi a-t-on nommé presque partout des candidats radicaux ?

— Parce que tout le monde est gris.

— Pourquoi tout le monde est-il gris ?

— Parce que l'on a nommé presque partout des candidats radicaux.

Ah ! si l'on nommait des conservateurs !

Nous n'exagérons pas d'un cheveu. Tous les organes du ministère, qui fait en ce moment notre bonheur, le répètent assez sur tous les tons.

Demandez-leur pourquoi on voit maintenant tant d'hommes ivres. Ils vous répondront avec un sang-froid digne d'une aussi bonne cause : « Parbleu ! sous la République ! »

Et, en effet, sous ce rapport, comme sous tant d'autres, la République est un régime déplorable.

Sous un gouvernement monarchiste, c'est bien autre chose : les citoyens sont d'une sobriété à rendre des points à tous chameaux du désert, et il est facile d'en trouver la cause.

La Bruyère, un écrivain fort connu des gens de l'ordre moral, un écrivain du bon temps et de la bonne école, qui vivait il y a quelque deux cents ans, nous la donne en ces termes :

Un Grand aime le champagne, abhorre le brie, il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple; seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier.

Ce que La Bruyère appelle un Grand, c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons, je crois, un conservateur.

Ainsi, sous un régime conservateur, la situation change, et c'est le défenseur de l'ordre le plus moral qui ne se prive pas de ce divin jus de la bouteille.

Nous sommes persuadés qu'avec tous les perfectionnements que nos futurs gouvernants en espérance se promettent d'introduire dans nos mœurs, cette noble passion ne se refroidirait pas, et on arriverait vite à une amélioration étonnante au point de vue de la tempérance. En effet, si les conservateurs actuels s'enivrent relativement autant que du temps de La Bruyère, il est évident qu'ils en prendront pour tous les Français.

Il y a là un petit système de concentration vinicole digne d'être étudié.

Messieurs les gens d'ordre seraient, en quelque sorte, des boues émissaires chargés de cumuler sur leurs têtes toute l'intempérance française, et l'on pourrait, à cet effet, étudier un moyen de les entretenir dans un état d'altération continue.

Certainement, c'est de cette façon que les journaux ministériels entendent supprimer ce vice honteux, et l'on ne saurait trop les féliciter des efforts qu'ils font pour arriver à ce noble but.

Porc-Epic.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi on disait des œufs à la coq, puisque ce sont les poules qui les font.

Un axiome très-répandu à Venissieux : *Ce qui est digéré, n'est pas perdu.*

J'ai connu des ivrognes qui ne voulaient jamais écrire que sur du papier buvard.

Les gens les plus susceptibles sont les gens obèses, parce que ce sont des personnes *convexes*.

Si les rivières courent si vite quand elles sont grosses, c'est que leur crue fait *lever l'eau*.

Il n'est pas étonnant que M. Buffet ait manqué son but dans sa circonscription des Vosges, s'il est vrai, comme on le dit, que son point de *Mirecourt*.

Tout fait prévoir que bientôt, par suite des élections, les cuisiniers seuls vont s'occuper de l'ordre *saucial*.

Les Lyonnais ont préféré les *radi...caux* aux *Radix...sans*; le comité de révision des listes électorales, lui, préfère les *radi...ations*.

Le *Courrier de Lyon*, qui aurait aimé à voir élire avec M. Perras, MM. Gillet et Rappet, aurait dû faire pour la mémoire des électeurs des circulaires portant : *Le Courrier payera ce gillet râpé*.

O décadence ! Nos théâtres nous offrent en spectacle les amours d'une raie, et les nouvelles théâtrales des journaux lyonnais ne parlent plus que de *raie qui aime*.

Pourquoi le mot crime, qui est ordinairement masculin, devient-il féminin quand on parle des liquides, comme dans : *la crime à Christi*.

Quoique l'on vante beaucoup la fertilité du sol de l'Algérie, il ne faut pas croire que toutes les terres arabes soient arables.

Ce qui produit le plus, sur la terre africaine, ce sont les lièvres. Ils sont très-nombreux, et puis ne sont-ils pas à rable ?

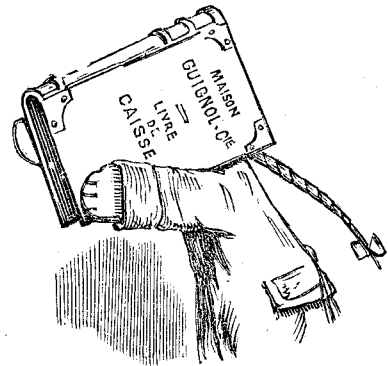
Puisque je parle de l'Algérie, je pourrai dire que ce qu'on joue le mieux sur le théâtre .. de la guerre algérienne, — quand il y en a une, bien entendu, — ce sont les *Enfants des Douars* (rien de Casimir Delavigne).

Avez-vous jamais compris comment on pouvait s'y prendre pour ne pas faire de quartier à des ennemis qu'on tuait en pièces ?

Il vaut mieux être député d'un arrondissement qu'amputé d'un bras.

Il vaudrait peut-être encore mieux être réputé pour un honnête homme.

PAREMENTS BLEUS.



GANDOISES DE LA SEMAINE.

Pendant que M. Buffet se présentait aux électeurs de Castel-Sarrazin, tirant à lui tout le mérite des souscriptions au profit des inondés de la région, le directeur du *Journal officiel* envoyait auxdits inondés une note de 75,235 francs 75 centimes pour frais d'insertions des listes de souscription dans la feuille gouvernementale.

Charité bien ordonnée commence par soi-même, et les inondés ont tellement gagné de l'argent avec leurs souscriptions, qu'ils peuvent bien en abandonner une au *Journal officiel*, sur qui jamais rien ne déborde, pas même l'esprit.

Soixante-quinze mille francs d'annonces pris sur les secours distribués à ces inondés, c'est déjà joli, mais ce n'est encore rien.

Voici l'assistance publique qui aujourd'hui fait des siennes.

A la suite de la catastrophe du puits Jabin, de toutes parts on a organisé des concerts, des spectacles, dont le produit était destiné à venir en aide aux familles des victimes.

Le propriétaire abandonnait sa salle, les artistes leur cachet, etc..., chacun enfin donnait suivant sa situation.

Après la représentation, on voyait arriver un malheureux : c'était... l'assistance publique, réclamant son tant pour cent que la loi lui accorde sur le produit des bals et spectacles.

Peut-on dire plus clairement : — Messieurs les pauvres, je vous prends cet argent maintenant, mais c'est pour vous le rendre quand vous mendierez. Ces cinquante centimes vous feraient aujourd'hui un grand plaisir, dans deux mois, avec deux sous, nous vous ferons goûter des satisfactions d'autant plus douces que votre misère se sera plus développée.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que l'assistance publique qui exploite la pauvreté.

Les souscriptions ouvertes dans les journaux ne sont pas, le plus souvent, autre chose que des coups de grosse caisse tambourinés sur le dos des malheureux pour qui l'on souscrit.

Tel boutiquier fait défiler tous ses employés sur la liste, et, pour dix francs, se paye une réclame qui lui en aurait coûté vingt en toute autre circonstance. Tel autre répartit sa souscription en parts égales entre les journaux, etc.

C'est une affiche où l'on étale son nom, sa profession, son adresse : « M. X..., cordonnier, rue..., spécialité pour dames, 0 fr. 25. »

Bientôt ce sera M. Z..., cordonnier, même rue, qui, pour ses dix sous, priera la clientèle de ne pas le confondre avec son grigou de voisin « qui n'en a donné que cinq. »

Viennent ensuite, parmi les corbeaux qui vivent sur les catastrophes, les inventeurs, dont l'esprit fécond a toujours trouvé depuis dix ans les moyens de les prévenir.

C'est de cette circonstance qu'ils profitent pour chercher un commanditaire.

Généralement, comme tous les inventeurs, ils n'ont pas de chance, et ils finissent, le plus souvent, sur les bancs de la police correctionnelle.

Un homme qui s'est procuré de l'argent d'une façon plus honnête, mais aussi beaucoup plus drôle, c'est M. Léon Say, ministre des finances, lequel doit avoir, au dernier jour du mois qui finit, un excédant de plusieurs millions dans le budget de l'année 1876.

Si l'année avait été comme les autres, il n'y avait rien à faire, mais une année bissextile, c'est un jour de recette de plus!...

Quant aux dépenses!... Ne dites donc pas des méchantetés.

Le 29 du mois, tous les employés de France vont, à l'exemple de M. Léon Say, dire à leur femme :

« Jeannette, le mois a vingt-neuf jours, le patron ne me paye pas plus que s'il n'en avait que vingt-huit; je gagne donc le produit d'une journée. Porte ces cinq francs à la caisse d'épargne. »

Si j'étais gouvernement, les années bissextiles étant si profitables aux finances, j'aurais bien vite pris un arrêté de ce genre :

« Vu l'état déplorable de nos finances;

« Considérant que les années bissextiles permettent à l'Etat d'encaisser un jour de plus par an, et que ses recettes en sont considérablement augmentées;

« Considérant, en outre, que le siècle où nous allons entrer est composé de vingt-cinq années bissextiles, et que cet excédant de vingt-cinq jours peut être employé avec beaucoup plus d'utilité en bloc que partiellement,

« Décrétons :

« On commencera d'abord ledit excédant jusqu'à complet épuisement, après quoi les mois reprendront leur cours ordinaire, à moins qu'il n'y ait lieu de procéder à un nouvel emprunt. »

Et comme un emprunt en amène un autre, on mangerait de ce train-là cinq ou six siècles d'avance.

L'Italie qui, depuis si longtemps, ignore l'équilibre budgétaire, se tirerait peut-être d'affaire avec ce procédé.

— Un pays si paresseux, qui ne produit pas...

— Parbleu! Un pays qui a les côtes en long.

DON GNAFROGNO DU GOURGUILLONAS.

PRÉDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

Le soir du mardi gras, M. Buffet, l'œil triste et la tête baissée, pénètre à l'Élysée.

Un ami du ministre de l'intérieur, frappé de la longueur démesurée de l'appendice nasal porté par le héros de Castel-Sarrasin, s'élança au-devant de lui pour l'avertir qu'il a oublié de quitter son faux nez.

M. Buffet trouve la plaisanterie mauvaise.

L'assistance publique se présente devant les comités de secours aux familles des victimes du puits Jabin et leur demande de prélever sa part ordinaire sur leurs recettes.

Cette administration s'appuie sur ce que les sommes recueillies ont été obtenues à l'aide du spectacle des misères engendrées par l'accident.

Les blackboulés du suffrage universel fondent une société de consolation mutuelle, qui prendra le nom de *Chambre des Refusés*.

L'honorable ministre de l'intérieur en est nommé président.

M. Malartre, réélu, demande à la commission de permanence de se réunir immédiatement, et de décider que l'Assemblée, en présence des graves travaux qui lui incombent, se retrempe dans des vacances perpétuelles.

Les collégiens adressent au maréchal Mac-Mahon une pétition tendant à ce que M. Malartre soit nommé ministre de l'instruction publique.

M. Alexandre Dumas met au jour une comédie philosophique, par laquelle il s'efforce de démontrer que l'injuste supériorité de l'homme sur la femme est due à l'influence pernicieuse des Auvergnats.

Les critiques discutent gravement la question.

M. Pirodon écrit au comité Changarnier pour solliciter son patronage dans un des départements où doit avoir lieu un scrutin de ballottage.

M. le général Changarnier, par une lettre autographe, félicite M. Pirodon de sa conversion, aussi sincère que désintéressée, aux vrais principes inséparables des nobles aspirations qui poussent l'homme vers les gros appointements.

D. G. DE G.



PAROLES & MUSIQUE.

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Depuis le commencement de l'année théâtrale, les procédés directoriaux peuvent se résumer dans cette conversation entre le directeur et le public :

— Je vais vous donner une bien belle représentation de *Faust*.

— Vraiment! comment ferez-vous?

— Je ferai chanter Marguerite par une chanteuse légère qui n'appartient pas à ma troupe.

— Ça, c'est une idée.

Et quinze jours plus tard :

— Vous allez avoir une excellente représentation du *Trouvère* et de la *Favorite*.

— Allons donc!

— Parbleu! mais avec une *contralto* tout à fait étrangère à ma troupe.

— Excellente combinaison.

Trois semaines se passent :

— Cette fois, dit le directeur, vous allez entendre *Guillaume Tell* et *Hamlet*, interprété comme ils ne l'ont jamais été à Lyon.

— Par quel moyen?

— Rien de plus simple. Mon baryton se reposera et j'en ferai chanter un qui ne m'appartient pas.

— C'est un moyen qui réussit toujours.

Enfin, huit jours après :

— Préparez-vous à assister à une audition du *Requiem* de Verdi vraiment épatante. Tout y sera merveilleux, comme détail et comme ensemble.

— Ah! bah! s'écrie le public. Et comment vous y prendrez-vous?

— Mais c'est élémentaire. Je fais venir du dehors tous les interprètes, jusqu'au chef d'orchestre inclusivement, et je ne fais pas paraître un seul des artistes de ma troupe. C'est fort ça, hein?

— Pour être fort, c'est fort, en effet.

D'où il faut conclure que dans l'opinion de M. Santerre, partagée d'ailleurs par le public, il n'y a de bonnes recettes et de bonnes représentations possibles qu'à la condition d'user le moins possible du personnel payé pour tenir le répertoire.

Après M^{lle} Fouquet, M^{lle} Rosine Bloch; après M^{lle} Bloch, M. Lassalle; après M. Lassalle, une troupe lyrique en tournée. Puis encore, M^{lle} Bloch, dit-on, qui

sera suivie de M^{lle} Maudhuit, falcon, à laquelle succédera nous ne savons qui.

Ce n'était pas la peine d'engager une troupe pour cela, et si M. Senterre veut gagner de l'argent l'année prochaine, qu'il emploie le même système. Seulement, qu'au lieu d'avoir des artistes à lui, il laisse au chef d'orchestre, ou au souffleur, le soin de tenir tous les rôles, excepté celui de l'artiste en représentation.

L'ensemble des interprétations ne pourra qu'y gagner.

ŒIL-DE-LYNX.



EQUEVILLES.

Un électeur demandait à un ami de M. Gillet si celui-ci avait été étonné de n'avoir pas été élu.

— Oh! non, répondit l'ami, tout le monde sait qu'on ne peut guère avoir de Gillet sans veste.

Leçon de civilité puérile et honnête. En famille :

— Pourquoi, lorsqu'on reçoit une visite, se lève-t-on pour offrir au visiteur la chaise sur laquelle on était assis?

— Parce qu'elle est chaude, et que le premier devoir d'un hôte est de préserver des rhumes ceux qu'il reçoit sous son toit.

Pitanchu prend des leçons d'équitation; mais comme il n'est pas fort, l'autre jour il enfourche son cheval de la jambe gauche et tombe en selle le dos tourné du côté du garçon d'écurie qui tenait la bride.

Comme il allait descendre pour rectifier sa position :

— Ne vous dérangez pas, monsieur, lui crie le palefrenier, je vais faire retourner le cheval.

— Ah! ça, pourquoi diable X.... porte-t-il toujours des chaussures qui tiennent tout le trottoir?

— Parbleu! pour que relativement il paraisse avoir de petits pieds.

A Bellecour.

— Oh! la jolie femme!

— Digne de figurer au temple d'*Eros*.

DU CROCHET.

CORRESPONDANCE.

Georges Dandin. — Merci, petit; relaque voir, ça z'y est, en lettres moulées.

Le père Coquard. — C'est les imprimeurs de Grenoble qu'aviont du miel aux œils, parce que les élections les ont trop fait veyer. J'ai pas pipé le mot de *mes enfants* pisque j'en ai pas.

Le Gérant, BAFFERT.